

Valérie JOËLLE

LE JARDIN D'ODILE

Roman

Atramenta

— Comment voulez-vous procéder ?

— Je ne sais pas trop, c'est la première fois que je fais ça. Je pense que le mieux c'est que je vous pose des questions, comme si on faisait une interview. Libre à vous d'y répondre et de développer, ou pas.

— Ça me paraît bien.

— Tous nos entretiens seront enregistrés mais si vous ne souhaitez pas que je parle de telle ou telle chose, dites-le-moi.

— Faisons comme ça, je vous fais confiance.

Les deux femmes sont assises dans le jardin, à l'ombre du figuier presque centenaire, autour de la petite table en mosaïque bleue. Bleue comme le carré de mer qu'on voit au loin. Au centre, trône l'enregistreur entre deux verres de citronnade. Poser des questions, écrire la vie du célèbre nez, c'est cela que la journaliste est venue faire dans le jardin d'Odile.

— Et merci d'avoir accepté, la biographie ce n'est pas vraiment votre spécialité d'après ce que j'ai compris.

— Non, mais c'est une excellente expérience, et je suis bien contente que vous m'ayez choisie...

— Ruben m'a dit du bien de vous et il m'a fait lire votre dernier article sur la pollution à Oulan-Bator, votre engagement m'a touchée.

— Merci. Je dois dire que je n'ai pas mâché mes mots dans cet article et le directeur de publication m'a fait couper plusieurs paragraphes politiquement incorrects... le bras de fer entre lui et moi a duré plus de deux semaines, j'ai bien cru qu'on n'arriverait pas à le publier celui-là ! On peut essayer une première question, vous vous sentez prête ?

— Oui, allons-y, commençons, le plus tôt sera le mieux.

La journaliste met en marche l'enregistreur et appuie sur « Record ».

— Odile Romanelli, nez renommé de plusieurs des plus grandes maisons de parfumeurs françaises, pourquoi avez-vous choisi ce métier ? C'est un peu particulier quand même, enfin je veux dire un peu rare.

— Ça n'a pas été un choix pour moi, mais une évidence. Je suis née pour ça, née pour être nez ! Je dois vous dire que depuis toute petite je mange les odeurs. Je m'en nourris. Mais vraiment, vous comprenez ? Je ne les respire pas comme tout le monde, enfin je ne sais pas comment le monde les respire, mais moi je les avale, je les intègre dans mon corps tout entier, je ne fais qu'une avec elles. Parfois je les digère mal, et ça me donne la nausée, parfois au contraire elles sont tellement suaves et douces qu'elles m'emplissent d'un plaisir des plus délicieux et je m'en délecte jusqu'à m'en saturer le nez et ne plus les sentir du tout. Je devais avoir six ou sept ans quand j'ai commencé à faire des petites fugues dans la garrigue. Ça rendait ma mère complètement folle ! C'était plus fort que moi, il fallait que j'aille humer les plantes aromatiques qui poussaient là : le thym, le romarin, le genévrier. Vous pensez, il y a de quoi faire dans la région ! Je dévalais les collines et je partais à la recherche de découvertes olfactives. Toute expérience était bonne à prendre. Il me fallait sentir la terre, les fleurs, le bois des arbres. Froisser les feuilles pour trouver des effluves de curry ou je ne sais

quelle autre surprise. Combien de fois je suis revenue avec les bras tout rouges d'irritation parce que je m'étais amusée à décortiquer des plantes toxiques comme l'euphorbe pour essayer d'en sortir leur suc odorant. Un jour, mes parents m'ont cherchée en vain pendant des heures, ils ont dû appeler les gendarmes... Et ils ont fini par me retrouver avec leurs chiens à plusieurs kilomètres de la maison, je m'étais endormie dans un parterre d'iris sauvages. Je ne faisais rien de mal, j'étais juste ivre. Ivre d'effluves d'iris. Je m'en souviens encore, des notes douces et citronnées avec une pointe de miel. J'ai grandi dans ce maquis où j'ai respiré tous ces arbres résineux et les champs de lavande autour. C'était mon terrain de jeu. Il ne pouvait pas en être autrement. J'étais vouée à en aimer la senteur qui émanait de cette terre, son corps invisible, son âme.

Odile fait tourner rapidement la cuillère dans son grand verre en faisant tinter les glaçons et boit une gorgée de citronnade.

— Un lieu odoriférant comme celui-ci ne peut que vous pousser à ouvrir grand vos narines et partir à la chasse aux trésors. Un peu plus tard, j'ai compris l'importance de ce cinquième sens. L'odorat. Avez-vous remarqué comme une odeur peut vous transporter dans un autre temps, un autre lieu, comme un sorcier vous ensorcelle ? Celle du pain grillé par exemple, qui vous fait remonter le temps trente ans en arrière lorsque vous preniez votre petit déjeuner dans votre pyjama bleu en éponge après la grasse matinée du dimanche. Vous vous retrouvez dans la bulle chaude et réconfortante de votre foyer qui enveloppait votre cuisine et vous revoyez votre mère encore un peu ensommeillée et décoiffée par la nuit, qui vous sourit. Ou celle qu'on croise au coin des rues, qui émane des façades des vieux immeubles, et qui vous saisit parfois dans les brocantes, vous savez cette odeur froide de moisi qui vous rappelle la cave de votre grand-mère quand vous alliez chercher le vélo rouge.

Pourtant votre grand-mère est morte depuis longtemps et son immeuble a même été rasé. Être nez, c'est avoir ce pouvoir. Le pouvoir de déclencher des souvenirs, des moments de bonheur mais réveiller des failles aussi.

— Ce n'est donc pas votre père qui vous a transmis son métier ?

— Ah ! Le Grand Romanelli ! Il avait autre chose à faire. Et quand bien même il voulait transmettre son savoir-faire à ses enfants, ce n'était sûrement pas à moi. Enfin au début. Il a bien essayé d'initier mes frères mais ceux-là n'ont jamais montré le moindre intérêt en la matière, à son grand regret. C'est sûr qu'il aurait aimé qu'ils reprennent le flambeau mais il s'est vite découragé quand il a compris que ses fils s'obstinaient à faire autre chose et surtout qu'ils avaient d'autres vocations. Mon frère aîné est chirurgien et le second ingénieur agronome.

— Mais pourquoi ne voulait-il pas vous initier, vous ?

— Mais voyons ce n'est pas un travail pour une femme ! En tout cas c'est ce qu'il disait. Et ce que les autres disaient aussi. Ma mère, les amis, le monde. À l'époque, on pouvait largement compter le nombre de femmes nez sur les doigts d'une main. La gente féminine dans cette filière ne servait qu'à vendre les flacons et conseiller les clientes, en bonne ambassadrice de la beauté, de l'élégance et du chic à la française. Mais le maître parfumeur, lui, c'était forcément un homme. D'abord parce que c'était un chimiste. Ça porte une blouse blanche un chimiste, ça étudie l'aspect moléculaire et atomique de la matière, ça expérimente, c'est du sérieux. Ce n'est pas fait pour la cervelle d'une femme. Et puis on devait considérer que c'était un métier qui rapportait beaucoup trop pour nous, des fois qu'on abuse de notre indépendance... Mais il a bien fallu qu'il se rende à l'évidence mon père, c'est à moi qu'il avait transmis son don. Ça doit être un peu génétique ces choses-là. Et il en a mis du

temps pour l'admettre et me donner ma chance ! Pourtant il voyait bien que j'étais faite pour ça. Quand je n'étais pas dans la garrigue à chasser les odeurs parce qu'il faisait vraiment trop chaud, je traînais dans son atelier et je l'exaspérais à lui demander sans cesse qu'il me fasse sentir telle ou telle essence car bien sûr, il était strictement interdit de toucher aux flacons. Je le harcelais de questions et lorsqu'il en avait assez de m'avoir dans les pattes, il appelait ma mère pour qu'elle me trouve une autre occupation plus digne de mon sexe et de mon âge. C'est un après-midi d'été où tout a changé, entre lui et moi. Il faisait une chaleur à crever dehors, la canicule était si intense qu'on aurait dit que ça en avait étouffé le chant des cigales. Il avait passé la matinée à travailler dans l'atelier et n'était même pas remonté pour déjeuner, alors ma mère m'avait demandé de lui porter une assiette de tomates mozzarella avec du jambon cru et une boule de pain. Lorsque j'ai ouvert la porte, j'ai été saisie par des effluves d'un beau parfum qui embaumaient la pièce. Lui était dans la pénombre, je le voyais à peine, il éclairait toujours très mal. Il disait que cela l'aidait à se concentrer. Je me suis approchée pour lui donner le déjeuner que ma mère lui avait préparé et j'ai découvert son visage défait, en sueur. Il avait trop travaillé, il faisait trop chaud, et il n'était pas satisfait de son œuvre. J'ai eu envie de lui dire que ça sentait drôlement bon mais vu la tête qu'il faisait il valait mieux que je me taise, car il était évident qu'il n'était pas du tout du même avis. Je lui ai dit « ça ne te plaît pas ? » et il m'a répondu que c'était un beau parfum mais qu'il y manquait la petite note qui le rendrait unique, il y manquait cet aspect inattendu qui lui donnerait son caractère, cette singularité et ce relief tant recherché par les parfumeurs. Ça faisait des jours et même des semaines qu'il y travaillait et là, il s'avouait vaincu. Mon père commençait à vieillir, son inspiration se tarissait et il parlait de prendre sa

retraite. À 70 ans il était temps. Je me suis assise à côté de lui, à sa table où étaient alignés tous les flacons bouchés avec soin, les pipettes et son carnet de notes dont il ne se séparait jamais. J'étais dans mes années lycées, j'osais davantage lui tenir tête et prenais plus de liberté avec lui. Alors pour la première fois, j'ai ouvert le flacon de sa composition sans même le lui demander, j'y ai trempé le bout d'une touche, je l'ai éventé un peu pour laisser s'évaporer l'alcool et j'ai senti le parfum. C'était un floral à base de gardénia, d'ylang ylang avec une pointe de vanille et un peu de musc. J'ai rebouché le flacon et senti, une à une, toutes les touches qu'il avait laissées sur la table et qui avaient servi à faire des essais. Il y avait des senteurs de pêche, de benjoin, d'opoponax, de bois de santal, de la fève de tonka et beaucoup d'autres. Je ne voyais pas... vraiment pas ce qu'il pouvait ajouter dans cette composition. J'aurais tant voulu l'aider, lui trouver la formule magique et lui montrer que j'étais capable, mais j'avais beau sentir tout ce qui était là, sur la table, dans la pénombre de l'atelier, je n'avais pas la solution. « C'est vrai que c'est difficile » lui ai-je dit en me levant. Et je suis partie, bien déçue, le laissant seul à sa tâche. Ce n'est que le lendemain matin aux aurores que j'eus une idée, comme s'il m'avait fallu la nuit pour la trouver. Du genévrier. Je me suis réveillée avec cette évidence, il y manquait une note de cet arbuste aromatique. C'était original, ça donnerait un petit côté poivré et masculin mais juste ce qu'il faut, et du corps pour mieux porter le parfum. Il n'en avait pas sélectionné, c'est une note qu'on utilise traditionnellement plutôt pour des parfums d'homme, j'ai pensé qu'il n'en avait peut-être même pas, à tort d'ailleurs mais cela je l'ai su plus tard. Alors je me suis levée, j'ai enfilé mon short et mon tee-shirt et suis partie sans déjeuner dévaler la colline devant chez nous comme quand j'étais petite. J'ai retrouvé facilement les arbustes, ils pullulent sur ce versant,

j'ai cassé quelques branches en me piquant les doigts et suis allée les porter sur la table de l'atelier. Mes parents dormaient encore, le jour se levait à peine. Je ne suis pas allée me recoucher, j'étais bien trop excitée de voir la réaction de mon père, car je savais que c'était ce qu'il fallait et que c'était ça qui en ferait un parfum unique.

Odile laisse traîner son regard vers les collines qu'on voit depuis le jardin et boit à nouveau quelques gorgées de citronnade.

— La terre nous offre tellement de richesses qu'il suffit parfois juste de tendre la main, ou le nez...

— Et votre père a-t-il trouvé que votre idée était la bonne ? s'enquiert la journaliste.

— Eh bien... quelques heures plus tard, j'étais avec ma mère dans la cuisine à écosser des haricots et il est entré dans la pièce en posant sur moi un regard à la fois réprobateur et fier et il a juste dit à ma mère avant de tourner les talons « je crois que notre fille va faire des études de chimie ». J'ai continué à m'occuper des haricots comme si de rien n'était mais au fond de moi j'étais trop heureuse d'avoir enfin la reconnaissance du paternel, ce dur à cuire têtu comme une bourrique et très macho sur les bords...

— Donc il lui a fallu du temps pour admettre que c'était sa fille qui allait faire perdurer la tradition...

— Oui beaucoup de temps, et c'est bien dommage toutes ces années perdues. Mais après cet épisode, il m'a beaucoup appris. Ses petits secrets maison aussi. Il m'a initiée aux noms barbares de la profession : l'alcool phényléthylique, le salicylate de benzyle, l'aldéhyde benzoïque... C'était bien de la chimie, car il n'y a pas que des choses qui poussent dans la nature dans les parfums, loin de là... Il me faisait doser les matières premières, compléter les formules et surtout sentir toutes les touches

imbibées. Il fallait que je reconnaisse et nomme les essences et que je les mémorise. Des nouvelles chaque jour à apprendre en reprenant celles déjà rencontrées pour ne pas les oublier. C'est ainsi qu'on développe l'odorat et cela prend des années. Il me faisait lire son précieux carnet où il notait ses inspirations, les odeurs croisées au fil du jour par hasard qui provoquaient des idées et aussi un morceau de musique, une curiosité culinaire ou un paysage qui l'a ému et qui pouvait être un point de départ, une piste pour un nouveau parfum. Il y griffonnait des débuts de formule comme on esquisse un dessin ou qu'on écrit les premières notes d'un refrain. J'étais la seule à pouvoir consulter ses notes. Je pouvais et devais le faire, ça faisait partie de ma formation. Comprendre les éléments déclencheurs de la création d'une composition, comprendre que le parfum est une œuvre d'art comme une peinture ou un morceau de musique, et que l'artiste se sert souvent d'une émotion pour trouver un thème à explorer. Parce que le parfum est le reflet de la vie... J'aurai sûrement l'occasion d'y revenir. Je risque de me répéter d'ailleurs, il faudra m'arrêter, je suis un peu brouillonne aussi, ce sera votre travail d'ordonner tout ça !

— C'est mon rôle en effet, ne vous inquiétez pas. Et vous savez, les répétitions ne sont pas anodines, si une chose revient, c'est qu'il ne faut pas la louper...

— C'est vrai, vous avez raison.

Odile fixe Yula, la jeune journaliste, et se dit qu'elle a bien fait de l'avoir choisie malgré son âge et son manque d'expérience. Car elle avait hésité... Mais à vingt-cinq ans à peine, elle semblait avoir plus de maturité que bien des gens plus âgés qu'elle connaissait.

— Bref, c'est durant toutes ces heures passées dans l'atelier que j'ai vraiment fait connaissance avec mon père. Lui qui ne nous montrait que son côté sombre, un personnage un peu

bourru et soupe au lait et souvent de mauvais humeur, il fallait filer droit ! J'ai découvert un autre homme, un passionné, un perfectionniste qui ne laissait rien au hasard. Il était bien plus tendre avec ses flacons qu'avec nous ! Il manipulait tout son matériel avec une douceur... féminine. Il restait toujours silencieux sauf quand c'était absolument nécessaire de commenter ses gestes. On travaillait le matin, toujours, lorsque le nez est encore frais car encore vierge des odeurs de la journée. J'ai passé beaucoup de temps dans les effluves de l'atelier pendant mes jours de vacances. Il faudra que je vous le montre, je l'ai rénové un peu, surtout l'éclairage, c'est plus confortable pour doser... mais j'en ai gardé l'esprit. Ces quelques années furent merveilleuses avec lui. J'ai eu la chance d'avoir pu en profiter car il décédait huit ans plus tard. Son atelier était devenu mon nouveau terrain de jeu et je n'étais enfin plus chassée comme une importune mais au contraire invitée à venir sentir, prendre des notes et expérimenter. Et j'étais enfin une personne digne de respect. Ma mère continuait à désapprouver mon orientation mais son avis comptait moins que celui de mon père...

— Alors vous avez fini par les faire ces études de chimie ?

— Oui, un bac scientifique, comme tous les Romanelli, trois ans de chimie et l'ISIPCA, la grande école de parfumerie à Versailles où je me suis souvent ennuyée car mon niveau était bien avancé par rapport aux autres. J'étais déjà à l'aise avec les accords alors que la plupart des étudiants découvraient les matières premières. J'ai eu l'occasion d'aider mon père dans ses dernières créations, mais on s'est rapidement rendu compte que j'allais suivre un chemin différent. Lui ai toujours resté dans la tradition, il aimait les classiques indémodables et bien élevés, moi j'ai très vite aimé donner une personnalité bien marquée dans les parfums, quelque chose qui décoiffe la bourgeoise, qui lui fasse prendre des risques, qui la bouscule un peu quoi et qui

surprend mais pas trop. Une belle dame, mais qui ne se laisse pas faire. Une rose, mais qui se défend en griffant avec ses épines ! Les jolis floraux bien lisses et bien sages très peu pour moi, j'ai toujours trouvé ça très ennuyeux... Ce n'était pas la même génération qui s'exprimait, et puis de toute façon, deux individus différents n'ont pas le même ressenti olfactif, fussent-ils de la même famille.

— C'est sûr que vous avez la réputation de créer des parfums relativement originaux qui ne laissent pas indifférent !

— C'est vrai que soit on adore, soit on déteste.

— Oui enfin c'est plutôt « on adore » vu le nombre de flacons vendus !

La sonnette de l'entrée de la propriété retentit.

— Désolée Yula, c'est mon kiné qui s'obstine à venir essayer de me réparer, comme je vous l'ai dit, il a dû avancer notre rendez-vous...

— Oui, pas de souci, ce n'est pas grave, on a pu amorcer le travail, ce n'est qu'un premier entretien, dit la journaliste en éteignant l'enregistreur.

— On se voit après-demain comme prévu ?

— Oui jeudi, dit la jeune femme en rangeant son matériel, son carnet de notes, son stylo dans son sac.

Odile raccompagne Yula jusqu'au portail en fer forgé noir où son autre visiteur attend qu'on lui ouvre. Elle avance en faisant tourner les volants des roues de son fauteuil et roule lentement sur le chemin en gravier.

— Je peux vous aider ? Ça doit mal rouler sur les gravillons !

— Ça va merci, j'ai l'habitude et je suis encore capable de me déplacer jusqu'au portail. J'ai un badge pour l'ouvrir de loin mais je l'ai laissé à l'intérieur... C'est toujours un peu compliqué, de toute façon il ne marche qu'une fois sur deux.

Odile force sur ses longs bras frères pour faire avancer le

fauteuil roulant. Le petit chemin qui mène à l'entrée de la propriété du *Mas du figuier* est un faux plat qui monte légèrement dans ce sens, ce qui rend la tâche plus difficile comme s'il fallait vraiment en vouloir et le mériter pour pouvoir sortir.

— Vous consommez du thym ? dit Odile en rasant le parterre de plantes aromatiques qui borde le chemin. Ces touffes prolifèrent ici, elles poussent toutes seules avec l'eau du ciel et commencent à devenir envahissantes !

— Oui j'aime beaucoup, j'en mets dans la ratatouille et les infusions.

— Je vous donnerai un sécateur la prochaine fois et vous vous servirez. C'est une des rares plantes avec les joubarbes qui supportent le mauvais traitement que je leur fais subir depuis le départ du jardinier.

Ce sont effectivement bien les seules survivantes qui arrivent à pousser là, à part un rosier qui montre des signes de résistance et continue à grimper sur son mur en pierres chaudes et qui fait même éclore de temps en temps ses fleurs rouges comme pour dire qu'il n'est pas encore mort. Le reste du jardin d'Odile n'est plus qu'un souvenir. Il a pourtant le privilège d'entourer cette maison aux volets bleus qui surplombe la mer sur les hauteurs de Grasse, cette maison de caractère au charme authentique, qui ne ressemble pas aux demeures modernes sans âme qui ont poussé tout autour, cette maison qui a abrité et vu grandir les Romanelli. On y trouve des soucoupes abandonnées sur les marches des escaliers, des pots fêlés remplis de terre dure et craquelée et des arrosoirs couverts de toiles d'araignée. Un vieux cycas jauni trône encore dans une grande jarre sale, des restes de lauriers roses assoiffés bordent la piscine vidée de son eau et tapissée par les feuilles mortes du dernier automne et quelques fleurs desséchées du massif d'agapanthes qui mène à la

porte-fenêtre du salon sont figées sur leur tige comme des momies. Le feuillage et les ombelles de ces plantes habillaient si bien autrefois la façade en pierre de leurs touches rafraîchissantes de vert et de bleu... La mousse a recouvert les murets, les herbes folles et la broussaille ont envahi le potager et la porte de la cabane à outils ne ferme plus et claque et se détériore davantage à chaque souffle d'air. Alors là-haut, dans les pins parasols, le chant d'été des cigales généralement tant apprécié met le visiteur mal à l'aise et donne un air surréaliste, presque macabre à ce mas de Provence, car le contraste qu'il crée accentue encore l'état de décrépitude du jardin... Le jardin délabré d'Odile.